

Isabelle STENGERS
RÉACTIVER LE SENS COMMUN
LECTURE DE WHITEHEAD EN TEMPS DE DÉBÂCLE
Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 2020

Nota : cette « lecture » est d'un format différent. D'ordinaire je m'impose de ne pas dépasser une ou deux pages. Ici, je me laisse mettre au travail par l'invitation qui est faite de « ruminer » ! Ce qui prend du temps, et impose des chemins « en zigzag »¹ pour la pensée tentant de se nourrir, réagissant, extrayant ce qu'elle peut digérer de ce matériau en le remâchant encore et encore. C'est donc une lecture plus longue que d'ordinaire que je vous propose. Ce livre en vaut la peine.

Depuis *La nouvelle alliance* dont Mony Elkaïm avait recommandé la lecture lors de sa première formation de thérapeutes familiaux à Paris, j'ai une grande estime pour Isabelle Stengers. C'est une philosophe exigeante, pas nécessairement facile à lire, plutôt militante. Je ne peux pas dire que j'ai suivi très précisément son parcours. Je la retrouve dans ce livre récent. Et je la retrouve telle que dans mes souvenirs, c'est-à-dire que je ne suis jamais sûr de bien comprendre ce qu'elle avance. Page après page, j'ai le sentiment d'un inconfort intéressant. Je ne vois pas nécessairement ni où elle veut en venir, ni même précisément ce qu'elle semble affirmer. Je n'ose dire que je l'ai comprise. Mais je sens, intuitivement, qu'il y a du grain à moudre, de quoi nourrir la réflexion. De temps en temps, une phrase rejoint l'un ou l'autre de mes propres questionnements... et la phrase d'après dément cette proximité. Contrairement à ce que j'éprouve avec certains auteurs, je ne ressens pas mon incompréhension comme quelque chose qui m'est imposé pour m'impressionner, pour faire acte d'autorité, ou de séduction par le mystère. Je me sens invité à réfléchir, à être à la hauteur du propos, tenu sans aucun souci du lecteur, je veux dire, un propos qui ne prend pas le lecteur pour un demeuré, mais pour quelqu'un qui non seulement est capable mais a envie de réfléchir. Un lecteur qui apporte ses propres questionnements au texte qui s'expose.

Je n'ai pas lu *Civiliser la modernité ? Whitehead et les ruminations du sens commun* publié en 2017 par les Presses du Réel, et encore moins *Penser avec Whitehead. Une libre et sauvage création de concepts* paru en 2002 au Seuil, un livre de 581 pages ! Je prends donc le train Whiteheadien en marche... au fond, ça ressemble à la vraie vie, on arrive alors que tout a déjà commencé !

Lire Whitehead dans le texte ?

Cette *lecture de Whitehead* pourrait être une invitation à aller à la rencontre directe de cet auteur. Nombre des citations extraites de ses œuvres, souvent poétiques, excitent la curiosité et l'intérêt. Mais la critique des traductions disponibles remet ce projet aux calendes pour quelqu'un comme moi qui ne peut avoir une compréhension suffisante du texte original en anglais. Pourquoi lire un philosophe, présenté comme difficile, si sa traduction est pleine d'approximations, et même parfois de contre-sens ?

Ce que je dis là, à propos des livres de Whitehead, je l'éprouve aussi vis-à-vis de celui d'Isabelle Stengers, tant les possibilités de lectures, c'est-à-dire de traductions dans la langue du lecteur, sont porteuses d'ambiguïtés et même d'erreurs. Et c'est donc au risque de ces malentendus qu'il faut se faire. En même temps, à cette occasion, je suis amené à (me) préciser ce que j'entends. C'est à ma propre pensée que je me confronte en sentant que je ne comprends pas nécessairement *bien* ce qui est sous mes yeux.

1 Le mot *zigzag* insiste sous la plume (?) d'Isabelle Stengers. Pour moi, il évoque les récits de voyages « en zigzag » de Rodolphe Töpffer (1799-1846), le pédagogue innovant qui est aussi l'inventeur des premières bandes dessinées.

Le sens commun ?

Ainsi, par exemple, je serais bien incapable de vous dire ce que signifie « *sens commun* ». C'est pourtant un élément essentiel du propos, puisqu'il s'agit de reprendre le projet de Whitehead, « *souder le sens commun et l'imagination* » comme il est rappelé à de nombreuses reprises. Mais il nous est dit aussi qu'il faut échapper à toute définition précise puisqu'elles sont ici vues comme « *ce qu'Audre Lorde² appelait les « outils du maître », ceux qui exigent de nous que nous puissions définir ce dont nous parlons* » (p 264), ce qui n'est visiblement pas bien.

Je retrouve là la même aporie que rencontre en chemin le projet systémique : comment faire apparaître *des processus* plutôt que d'isoler des objets définis, sans pour autant faire du processus un objet ?

Le langage est une baguette magique empoisonnée qui distingue, fige, isole, sépare tout ce qu'elle touche. Seule la poésie et la littérature au sens le plus vrai, parfois mais pas toujours, incarnent cette dimension processuelle par les émotions qu'elles font naître à leur contact. Pourtant la vie est processus, échanges multiples, influences réciproques hétérogènes, flux complémentaires et antagonistes incessants à la destination inconnue. Et c'est pourtant avec le bistouri du langage que nous tentons d'en rendre compte.

Un certain goût pour l'insaisissable ?

Malheureusement, la déconstructionnisme chronique semble avoir contaminé nos intellectuels. Maître Derrida, cité page 165, conseille un flou qui me semble inutile : il s'agirait de définir une voix « *qui ne se laisse penser ni comme une passion ni comme une action d'un sujet sur un objet, ni à partir d'un agent, ni à partir d'un patient, ni à partir ni en vue d'aucun de ces termes.* » (J. Derrida, *La différence*, 1972, p 9) Penser systémiquement, ce serait remplacer tous ces *ni... ni...* par des *et... et...* Mais ce serait sans doute trop compréhensible, offrant là un confort inacceptable puisqu'il faut, suivant en cela Donna Haraway et sa chienne Cayenne, « *vivre avec le trouble* ». Surtout s'il s'agit du trouble des autres ! Car Haraway, comme Isabelle Stengers, comme chacun de nous, ne peut guère faire autrement qu'affirmer ses questionnements, croire au bien-fondé de ses interrogations, et s'appuyer sur des conclusions qui sont en fin de compte des convictions, toute provisoires qu'elles soient. Quel intérêt peut bien avoir cette posture intellectuelle d'activiste, de révolutionnaire, dans la ligne d'un scepticisme assez classique, qui veut se démarquer du monde dont pourtant elle fait partie, qu'elle le veuille ou pas ? Introduire une idée « nouvelle », contrarier la doxa, contester les stéréotypes, voilà des activités indispensables, stimulantes. L'histoire nous montre que lorsque la contestation prend le pouvoir et l'emporte, elle devient rapidement nouvelle doxa, nouveaux stéréotypes, oubliant que, dans ce qu'elle contestait, il y avait peut-être quelque chose à sauver, quelque chose à préserver. Inverser une domination ne la fait pas disparaître... les agents/patients changent de place, mais le jeu reste le même.

La systémique est-ce trop simple ?

Il m'a semblé que bien souvent, Isabelle Stengers arrivait par des chemins compliqués à des conclusions pourtant assez semblables à ce qui est davantage le point de départ d'une pensée réellement systémique. Tout l'univers est vivant. Pourquoi, par exemple, en exclurait-on le minéral ? La science, justement, nous a appris que la matière la plus inerte contient l'agitation des atomes, et l'immensité d'un vide non perçu. Les échanges, et les influences réciproques, sont déjà là, à leur échelle. C'est ce que l'Indien Omaha de David Abram³ qui nous est présenté (p 167) sait, d'instinct.

² Audre Géraldine Lorde (1934/1992) est une poétesse et militante lesbienne féministe américaine

³ David Abram. *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Trad. D. Demorcy et I. Stengers. Les empêcheurs de penser en rond/ La découverte, 2013

Peut-être ces mots d'instinct ou d'intuition, sont-ils des synonymes d'un sens commun préservé, encore en bonne santé. Ne pas se laisser séduire par la sophistique des mots, ne pas se laisser impressionner par les sachants, rester têtu dans ses incompréhensions, tenir bon sur son expérience vécue, tout en recherchant éclairages et informations auprès d'autres, est-ce que ce pourrait être cela marier le sens commun et l'imagination ?

Articuler science(s) et philosophie (s)

Isabelle Stengers est une scientifique (chimiste) et une philosophe. Elle respecte les deux démarches et tente de les faire co-habiter ; pour les sciences, elle nous montre depuis longtemps dans ses travaux leurs fonctionnements, qui font partie de ce que Whitehead range parmi des « *Modes de pensée* », c'est-à-dire des logiques à la fois fructueuses et limitantes par leurs contraintes internes.

La science sépare les éléments du monde pour les analyser « objectivement ». Cette construction d'une objectivité répond à de nombreuses obligations à la fois pratiques et théoriques (isolation, séparation, hypothétisation, laboratoire, expérimentation, reproductibilité, vérification par les pairs, etc.). Mais, ce n'est pas la seule façon d'aborder le monde, de le comprendre, d'y vivre. L'objectivation est un processus tout autant que la subjectivation. Avec ses avantages et ses inconvénients. Comment, sans pour autant renoncer à ses apports, ne pas laisser au seul discours scientifique la prétention à dire la vérité de nos vies ? Comment faire dialoguer ce qui n'est le plus souvent qu'une juxtaposition de monologues ?

Des dispositifs dialogique...

Quels dispositifs permettraient ce type de dialogue ? Car tout échange suppose un cadre et des règles, c'est-à-dire une institution.

Plusieurs modèles sont évoqués. Tous impliquent l'acceptation et l'organisation d'un espace commun d'écoute réciproque. Il me semble que chaque Culture en a ressenti le besoin et a créé des dispositifs en harmonie avec sa conception du conflit, du social, de l'Homme et de son rapport à son environnement.

Isabelle Stengers ne s'attarde pas sur notre modèle de démocratie représentative. Il repose sur le principe un individu, une voix, un vote, et sur la prise de décision à la majorité. Le régime des partis s'inscrit dans un monde compétitif, d'affrontements, de luttes qui se terminent toujours par un vainqueur et un vaincu, même sur le mode de l'alternance.

Elle préfère à juste titre aborder la palabre. De mon point de vue en soulignant insuffisamment qu'elle est un dispositif très ritualisé visant à réparer le lien social de la communauté et non à désigner un responsable-coupable et à prononcer une peine⁴.

Par contre, elle m'a fait découvrir le concept grammatical de *voix moyenne*, qui, pour des linguistes comme Émile Benveniste, désigne un mode d'expression qui n'est ni actif, ni passif. On retrouve là ce que Donna Haraway baptise du néologisme de *sympoïèse*, alors que nous disposons déjà du mot de symbiose et qui correspond à ce que la systémique désigne sous les termes de circularité ou de récursivité. Mais alors que la voix moyenne se définit par ce qu'elle n'est pas, la circularité définit une position double, qui contient la contradiction entre passif/patient et actif/agent au lieu de l'exclure. De même, il me semble que le concept de co-construction contextualisée recouvre assez exactement ce qui est décrit joliment dans ce livre comme « *l'interdépendance partielle entre partenaires hétérogènes, la chorégraphie ontologique où chacun a besoin non pas des autres en général, mais de certains autres, pour être lui-même, où, chaque fois sur son mode propre, chacun doit passer par d'autres pour s'accomplir lui-même.* » (p 153/154)

⁴ Cf. l'ouvrage de Jean-Godefroy Bidima *La Palabre, une juridiction de la parole*. Cf. lecture n°57 de juillet 2018. Il ne fait pas partie des références explicites d'Isabelle Stengers.

J'ai aussi découvert le *concern*⁵ quaker⁶ : une assemblée qui écoute les membres de la communauté avec respect. Chacun est considéré comme pouvant exprimer, par sa sensibilité particulière, un aspect de la complexité du réel qui, quoique négligé par la plupart, mérite attention et accueil. Comment ce modèle peut-il se diffuser au-delà de communautés peu nombreuses ? Certainement par la mise en réseau. Et nous avons là peut-être un exemple d'alliance du local (de l'écoute, des décisions) et du global (des principes partagés).

La proposition de Bruno Latour, celle de l'*agora*, fait aussi partie des perspectives intéressantes présentées. Là où « *la tolérance ne fonctionne plus* », et où « *l'ignorance mutuelle n'est plus une option* » (p 117), il faut un dispositif *diplomatique* qui ouvre des possibles. « *Les belligérants pourront-ils arriver à se rendre capables d'une manière de se présenter chacun, de « bien parler » de ce qui leur importe à chacun, qui n'ait pas besoin de se définir « contre » d'autres ?* » (p 118), ce n'est pas certain, mais y-a-t-il d'autres voies que celle d'un réel dialogue ?

Quel que soit le dispositif imaginé, il suppose un changement profond dans la conception de l'échange. Il devrait illustrer le souci de prise en compte des altérités, des besoins des éléments – animaux, végétaux, minéraux - qui font la terre vivante tout autant que celui de la défense de nos besoins spécifiques, à nous êtres humains.

Un retour à l'animisme ?

Cette prise en compte de nos contextes d'existence modifie les conceptions dominantes qui opposent égoïsme et altruisme, humain et non humain. Les frontières que les mots et les concepts abstraits construisent et qui semblent aller de soi deviennent des zones d'articulation, et, comme l'a dit bien des fois Edgar Morin⁷, le principe systémique de conjonction-distinction doit remplacer celui de la disjonction-réduction analytique.

I. Stengers n'utilise pas ce référentiel. Mais elle en vient à la même conclusion que celle à laquelle la systémique nous conduit : le retour vers une forme d'animisme, qui remet la nature *dans* l'homme, et l'homme *dans* la nature, non pas au centre, ou au-dessus. Et, il y a toujours un effort à faire pour considérer que « *ce n'est pas le milieu qui nourrit le vivant, mais le vivant qui « valorise » le milieu, qui en soustrait ce dont il a besoin pour se maintenir en vie. « La vie est un larcin », a écrit Whitehead.* » (p 141/142). Là encore, une formulation peut-être plus exacte, dans le sens de mieux rendre compte du processus, pas dans le sens de plus vraie, pourrait être que le vivant à la fois se nourrit de son milieu *et* le valorise. La balance a tellement penché, dans notre culture de l'objectivité, d'un côté⁸, qu'il est tentant de rétablir l'équilibre en exagérant l'inverse. Considérer chaque élément comme participant de l'équilibre global complexe impose de rester modeste et de quitter cette posture arrogante, très liée pour moi aux monothéismes, qui ont divinisé l'Homme en créant un Dieu à son image.

Réduire le monde à ce que nous pouvons en objectiver, selon une logique particulière et réductrice, c'est exclure la part vivante en nous que nous utilisons tous les jours pour construire une vie digne d'être vécue : l'intuition, le sens des valeurs, le souci de ce qui nous relie et de ce à quoi et ceux à qui nous sommes reliés, la responsabilité, la créativité, la liberté... La vie n'est pas que calcul. Elle est curiosité, invention, surprise, inconnu, générosité. Tout ce qui est participe de la vie. Je ne vois

⁵ Mot qu'utilise aussi Winicott pour désigner une « *responsabilité à aimer* » du ou des parents.

⁶ Wikipedia précise que la « *Société des Amis* » (l'autre nom des Quakers) s'est fondée au XVII^e siècle en dissidence de l'anglicanisme... Et qu'elle est à l'origine d'un certain nombre d'ONG très connues (Oxfam, Amnesty international ou encore Greenpeace)

⁷ Mais Edgar Morin ne fait pas partie des références citées par I. Stengers. Difficile de penser que cette absence ne soit pas volontaire.

⁸ Tellement même que les affirmations d'objectivité finissent par rejoindre le domaine du mensonge par omission !

pas pourquoi l'homme échapperait au lot commun, aménageant son habitat et se protégeant des prédateurs qui le guettent. Mais sa conscience d'être et sa capacité à imaginer des mondes différents lui donnent des obligations que n'ont pas les autres habitants de la planète, dont celle de prendre soin d'eux (les habitants) et d'elle (la planète).

Si je retrouve parmi les références citées par Isabelle Stengers, des auteurs que j'apprécie, d'autres avec lesquels je ne me sens que peu d'affinité, ou d'autres encore, très nombreux, qui me sont inconnus, je regrette beaucoup l'absence de penseurs qui pourrait éclairer et rendre plus accessible son propos. Ainsi de Georg Simmel, d'Edgar Morin, D'Ivan Boszormenyi-Nagy ou de Heinz von Foester...

Mais je ne peux qu'apprécier le constat auquel elle parvient, par sa lecture de Whitehead, en fin d'ouvrage, page 196 : « *la dévastation et la réparation, ou la régénération ne sont pas symétriques. Défaire est une entreprise assez simple et, le cas échéant aveugle à ce qu'elle fait, procédant au nom d'une bonne volonté générale⁹ d'un possible captivant. En revanche, régénérer n'est jamais une affaire générale, car il s'agit de créer ou de réactiver des rapports de proche en proche, toujours tentaculaires, toujours partiels, toujours à cultiver, c'est-à-dire à reprendre sous le signe de l'absence de garantie¹⁰, et aussi de la douleur lorsque la perte est irrémédiable.* »

Post Scriptum 1

En parallèle au livre d'Isabelle Stengers je lisais un roman (?) de **Marcel AYMÉ**, publié en 1949, *le confort intellectuel*¹¹. Étrange rapprochement. Mais on sait que le hasard, qui existe et qui n'existe pas, fait, parfois mais pas toujours, bien les choses. Comme il se doit pour une œuvre littéraire, difficile de savoir exactement, en lisant ce texte, ce que pense l'auteur lui-même.

Le roman est un dialogue entre un narrateur, jeune homme de lettres, et un certain monsieur Lepage, amateur de littérature, partisan du « *confort intellectuel* », concept aussi difficile à saisir que celui de « *sens commun* » mais qui, étrangement, m'en semble relativement proche. Monsieur Lepage, sans doute adepte d'une unité du corps et de l'esprit, le définit ainsi : « *c'est tout simplement ce qui assure la santé de l'esprit, son bien-être, ses joies et ses aises dans la sécurité.* » (p 12), ou, filant la métaphore des bons et des mauvais aliments il précise que « *le confort intellectuel consiste justement à prendre des précautions et des assurances contre certains aliments qui, en dépit de leurs très réelles séductions, peuvent être un poison pour l'intelligence et la sensibilité* » (p 15/16) ; une répulsion naturelle et de bon sens vis-à-vis des toxiques qui, si elle est active, rend inutile toute censure mais qui examine avec soin ce qui lui est proposé. Il est sans nul doute juste de qualifier Mr Lepage de « réactionnaire », ou de « bourgeois ». Il n'aime ni ses contemporains, ni la manière dont le romantisme a perverti les goûts. Il déteste tout ce qui est poésie. Il ne craint pas Marx mais Baudelaire ! « *À lui seul, en supposant même qu'il eût été lu et compris, Marx n'aurait jamais réussi à persuader la classe bourgeoise de se suicider, sans compter qu'à des raisons, il est toujours possible d'opposer des raisons, voire des bonnes.* » (p 13) Mais ce qu'il fustige, c'est cette bourgeoisie qui court derrière le prêt à penser de l'époque, victime d'une conformité aux sensibilités floues et imprécises héritées du XIX^e siècle, à « *l'impressionnisme verbal* ». On est passé d'un jugement qui portait sur le « faire », c'est-à-dire ce qui était produit, l'œuvre, à un jugement sur l'être de l'Artiste, ou plus simple encore, sur sa personnalité, son caractère ... « *Dans tous les domaines où prévalaient autrefois l'intelligence, le bon sens, l'esprit critique et constructeur, c'est par quelque singularité facilement accessible à la sensibilité bourgeoise qu'un homme*

⁹ Le mieux n'est-il pas souvent l'ennemi du bien, comme le dit la sagesse populaire ? N'est-ce toujours au nom du Bien que l'on s'autorise de faire le mal ?

¹⁰ Nous avons là une excellente définition de ce qu'est un système

¹¹ Aymé M. *Le confort intellectuel*. Flammarion, Paris, 1949.

se fait maintenant apprécier. Dans mon milieu, on ne juge plus guère un individu sur ses capacités professionnelles, sur ses talents d'organisateur ou sur ses vertus familiales, mais sur des nuances de son tempérament, des aptitudes mineures et exquises, des préférences artistiques. On le classera avantagement parmi ses pairs s'il a en tête quelque marotte littéraire, si on lui connaît des goûts délicats [...]. Qu'un général en chef ou un ministre soit médiocre dans ses fonctions, il ne lui en sera pas tenu rigueur. » (p 99)

Pour ce Monsieur Lepage, le souci c'est l'absence de définition claire des mots employés et de rigueur dans l'expression, donc au final un problème linguistique, qui remplace l'exigence de la précision rationnelle par la conformité à un flou de la sensibilité de plus en plus imprécis.

Post Scriptum 2

Une autre de mes lectures croise aussi, sous la forme de l'essai, le thème abordé par Isabelle Stengers. C'est le livre d'**Etienne KLEIN, Matière à contredire**.¹² Dans une langue claire mais qui demande effort, il pose que si la Physique et la Philosophie ne sont pas « *le même genre de pensée* » (p 11), en tant que philo-physicien, il doit bien faire travailler leurs deux logiques ensemble.

Il semble que la physique, qui au départ de son histoire s'est constituée comme tentative de comprendre et d'expliquer le monde matériel, tel qu'il s'offre à l'expérience, soit devenue de plus en plus une méta-physique, contrariant l'évidence des perceptions, remettant en question le bon sens commun. Combien d'entre nous sont réellement capables de différencier le poids et la masse, de penser que la plume et le plomb tombent à la même vitesse (dans le vide), et d'oublier que ce n'est pas le soleil qui se lève ou se couche, mais nous et la terre qui basculons ? Le langage mathématique, qui n'a rien de la polysémie de la langue que nous utilisons, a conduit la physique à diverger de nos expériences existentielles qui nous sembl(ai)ent un socle sûr. Délaissant l'expérience en plein champ de la vie quotidienne pour le confinement des laboratoires et de leurs instruments - qui rendent visible l'invisible et audible l'inaudible - la physique, en s'affirmant en tant que science, a fragilisé nos intuitions et questionné nos impressions. Aujourd'hui, si nous avons tous entendu parler des théories de la relativité, restreinte et générale, et de la théorie quantique, bien peu peuvent prétendre les comprendre autrement qu'analogiquement. Nous sommes, pour la plupart, obligés de les admettre sans les comprendre, comme les Dieux des religions révélées. Nous ne pouvons, dans ces domaines, qu'être des croyants, faisant confiance à ceux qui savent. Sauf que la science a évolué. Autrefois exprimant la vérité objective du monde, elle devient à son tour certitude temporaire, dénicheuse de contradictions qui l'obligent à se remettre perpétuellement en question. D'affirmation de La Vérité, elle est devenue quête d'une compréhension qui se révèle déboucher toujours sur de nouveaux mystères.

Et du coup, tout physicien devient, ou devrait devenir, philosophe. Ce que chacun de nous, à son niveau, est aussi nécessairement. Ne devons-nous pas à la fois nous appuyer sur un monde matériel manipulable et suffisamment solide pour nous orienter en confiance, et trouver du sens à notre présence ? Il faut ainsi, de manières bien différentes pour l'individu lambda et pour le physicien de haut niveau, trouver une réponse à cette tension entre objectivité et subjectivité, ou comme le dit beaucoup mieux Etienne Klein, arriver à envisager « *qu'il y a « quelque chose » dont l'existence ne procède pas de l'esprit humain, tout en influençant les observations de celui-ci.* » (p 166) Ma formulation, c'est que nos subjectivités ne font qu'objectiver une partie d'UN tout inépuisable, le Réel. D'où l'intérêt indispensable de faire dialoguer tous ces points de vue avec rigueur, bienveillance et curiosité.

¹² Etienne KLEIN. *Matière à contredire. Essai de philo-physique*. Éditions de l'Observatoire / Humensis, Paris, 2018